

JOHN EATON

John Eaton et ses Fabuleux Messagers

Par Guy Robert

Le Collectionneur, été 1989

C'est au début des années 1980 que j'ai vu pour la première fois, dans une galerie montréalaise, des œuvres de John Eaton : aussitôt, l'élégance incisive du dessin et la fluidité pourtant intense des fonds a retenu mon attention. Puis c'est chez Minigal que j'en revois de temps en temps, me disant d'une fois à l'autre qu'il serait sans doute intéressant de rencontrer l'artiste et d'en faire un article : le voici enfin.

John Eaton demeure sur une ferme, au nord du parc de la Gatineau, près du village de Rupert. Le paysage y est vallonné, agrémenté de rivières et de petits lacs, mais ponctué d'architectures trop souvent médiocres, et balaféré de routes et chemins en dédale ahurissant. Courtois et sympathique, l'artiste propose de nous rencontrer à Ottawa, à la Galerie L'Autre Équivoque, d'où il me conduira à son refuge.

Cette galerie d'art est sûrement l'une des plus stimulantes de la région Hull-Ottawa, à la fois par l'excellent travail de son animateur Pierre-Luc Saint-Laurent et par la variété de son « écurie », qui me distrait d'ailleurs quelque peu de l'attention que je voudrais accorder à la douzaine d'œuvres qu'on m'y montre aimablement de John Eaton. Ce dernier, bon prince, m'assure que j'en verrai bien d'avantage tantôt à son atelier, et que j'aurai tout loisir de les examiner sans distraction.

UNE FORMATION ARTISTIQUE POLIE À L'ITALIENNE

Pendant le trajet cahoteux entre la galerie et la ferme, j'en profite pour faire plus ample connaissance avec l'artiste, que je rencontre pour la première fois. C'est un personnage fascinant, volubile, d'une intelligence aigüe et d'une sensibilité raffinée. Très cultivé, il me semble toutefois accorder la priorité à l'originalité et au piquant, plutôt qu'à la parade des connaissances ou des anecdotes. De temps à autre, des paradoxes ou de forts contrastes surgissent, donnant du relief au charme naturel de sa personnalité. Et ce charme prend des airs de nonchalance ou d'humour, qui doivent bien servir John Eaton en société, par exemple lors de réceptions ou de vernissages, -du moins aussi longtemps qu'on épargne à la vivacité de son esprit la sottise ou la grossièreté, qui risqueraient de provoquer des ripostes brutales, ou glaciales, coupantes comme un bistouri.

Né à Ottawa en 1942, John Eaton est fils d'économiste et haut fonctionnaire d'origine acadienne et d'une Américaine de Californie, attirée par la vie intellectuelle et davantage encore par les mondanités. De quinze à vingt ans, John étudie dans un établissement huppé du New Hampshire, à l'École High Mowing, d'esprit Européen, y développant sa créativité dans un

milieu où se mêlent diverses formes d'expressions : poésie, danse, dessin, musique, théâtre, peinture...

Le jeune homme en sort bien décidé à faire sa vie dans le domaine de l'art, et il bien convaincu que l'équilibre humain, toujours précaire, doit se jouer dans les émotions et passions qui projettent le corps et l'esprit en commune aventure de sensualité et d'imagination.

Et pour mieux préparer la carrière dont il rêve, ou plutôt la vie qu'il veut faire, John se débrouille pour aller en Europe, où il demeure trois ans, d'abord en Italie où il s'initie aux techniques classiques de la sculpture en marbre. Cet apprentissage plutôt austère le ramène à la peinture et au dessin, et suivi d'un périple en Grèce, Yougoslavie et Suisse. De retour en Italie, il vit sur la côte adriatique en compagnie d'un camarade également peintre qui a un bateau, puis avec des pêcheurs dans des petits ports.

Le séjour Européen se termine fort agréablement par quelques mois à Fiesole, en haut de Florence, où l'artiste s'imprègne davantage du génie de la Renaissance Italienne. Reentrant en Amérique par New York, John s'y sent bientôt mal à l'aise dans le tumulte et artifices d'une sarabande continue, et décide d'orienter sa vie de manière radicalement différente.

DE QUELQUES PARADOXES FAMILIERS

Diverses circonstances l'amènent à acheter en 1968 une ferme québécoise récemment abandonnée, près de Rupert, où il demeure encore, installé « provisoirement » depuis vingt ans dans les vieux meubles des anciens propriétaires. Les tableaux de John Eaton accrochés ou entassés un peu partout dans cette maison quelque peu lugubre en tirent un caractère insolite, fort intrigant. Longtemps, cette maison servait aussi d'atelier, mais depuis quelques années, l'artiste s'en est construit un magnifique, tout blanc, vaste, donnant de toutes ses fenêtres sur la propriété, et particulièrement sur l'écurie et l'enclos où se ballade un beau grand cheval noir, compagnon et confident de l'artiste.

Dans la maison, pendant que nous examinons des œuvres ou des documents, une vieille chatte blanche participe sans arrêt à notre conversation, en émettant des sons et vocalises que je n'ai jamais entendus de semblable animal. Le peintre explique qu'il vit seul et isolé, qu'il lui parle continuellement, et qu'elle lui répond. -comme d'autres parlent à leurs plantes, à leurs livres, à leurs fantômes ou à leurs marmots.

S'il parle ainsi à ses animaux dans leur propre langage - comme le sympathique Konrad Lorenz dans son inoubliable Il parlait avec les mammifères, les

oiseaux et les poissons, - John Eaton s'exprime couramment en un anglais élégant et nuancé, en italien à l'occasion, mais point en Français, -ce qui laisse perplexe chez quelqu'un qui vit au Québec depuis plus de vingt ans, et ce qu'il sait atténuer par un sourire de grand enfant innocent qui parfume la vivacité et l'humour de son discours.

En l'écoutant et l'observant, en cours de route aussi bien qu'à sa maison, à l'atelier, à l'écurie, j'avais l'impression d'assister à un petit théâtre intime; l'attitude et les propos gentiment anti-bourgeois de l'artiste semblent viser un lointain passé familial, pour lequel il garde, de son propre aveu, un certain ressentiment; l'humour et l'ironie semble protéger une profonde vulnérabilité; et la volubilité qu'il déploie devant ses œuvres semble vouloir à la fois les déshabiller et en masquer l'intime secret.

LA SÈVE DE L'INTUITION FABULEUSE

Sans du tout prétendre en révéler la clef cachée, ni le code entier, je peux tout de même dire la saveur et le charme d'une centaine d'œuvres, pour la plupart récente, que je viens de voir chez John Eaton, et ajouter que l'élégance et la sensualité de son travail ne sont qu'invitations à aller plus loin.

Plus loin : et tout d'abord, de ce qui semble brouillards de couleurs et nuages de lumière, voir émerger des esquisses de visages, des fragments de corps, des profils d'animaux, -comme du chaos original, comme d'un bouillon de genèse.

D'emblée s'impose ainsi l'impression d'éphémère apparition, de passage transitoire. -et d'une sorte de rite de passage qui ne serait pas tellement une traversée des apparences qu'une phénoménologie de l'apparaître. En effet, Eaton ne part pas de modèles (« je n'en utilise jamais : ils sont trop distrayants, dérangoants », s'exclame-t-il), que son talent lui permettrait de mimer, styliser ou transformer facilement; il préfère laisser monter en lui la sève de l'inspiration, dont sa main suivra attentivement ses figures imprévisibles.

Surgissent-elles, ces figures, de l'inconscient de l'artiste, de son riche substrat culturel, de l'alchimie de sa sensibilité en alerte? Devant certaines œuvres, on sent passer un courant d'air frais des grottes préhistoriques, -jet je pense ici surtout aux grandioses murales de Lascaux ou d'Altamira, ou règne l'esprit d'un lieu sacré, d'un sanctuaire, de quelque rituel. Dans d'autres œuvres, sur toile ou sur papier, l'homme et l'animal se rapprochent, s'emmêlent, des dédoublent; et quand le cheval y tient vedette, l'effigie du Centaure se glisse parfois en ombre suggestive.

Car c'est de fable qu'il retourne couramment dans cette œuvre, de haute et lumineuse fable, qui évite instinctivement toute



réduction anecdotique, comme pour mieux en conserver le souffle original, la trouble passion. Car c'est aussi de passion qu'il retourne, mais les cavalcades de Eaton n'ont guère à voir avec celles d'un David-Herbet Lawrence (par exemple dans St-Mawr), leur sensualité d'un tout autre ordre, celui qui s'enracine dans les limbes de l'inconscient collectif, pour mieux épanouir dans le lyrisme individuel l'intuition créatrice : et c'est ici que John Eaton évoque à bâtons rompus la pensée de Jacques Maritain, esthéticien néo-thomiste auquel j'essayais vainement d'intéresser mes étudiants, il y a un quart de siècle (il est vrai que je « poussais » davantage Mairaux ou Baudelaire, Focillon ou Dufrenne), et dont je n'avais plus jamais entendu prononcer le nom depuis!

Imprévisible John Eaton, gourmand de paradoxes. -Logée quelque part entre les fresques de Lascaux et les visions de Dante, son œuvre réconcilie la sensualité de la matière et la volupté de la pensée, elle extrait d'un Nature profuse le suc de son propre mythe, elle trouve sa liturgie dans le sillage pourtant profane de la Renaissance Italienne. On se croit devant des œuvres inspirées d'un Lyrisme abstrait dissipé, mais on y découvre un buste évadé d'une page des Carnets de Léonard de Vinci; ou l'ébauche d'un personnage qui en porte un autre sur les épaules, voire dans une brouette; ou des chevaux qui caracolent, des couples dont on ne sait trop s'ils s'étreignent ou s'étranglent. -Tendresse et violence, rêverie et angoisse, plénitude ou aliénation, tout emmêlées, comme souvent dans la vie, ou le mythe.

Original, Eaton? - Fièremment, avec la modestie de broser tel Hommage à Turner et d'avoir su digérer quelques belles leçons de William Blake ou Daumier, Greco et Goya, Ne prétendant pas avoir inventé la peinture hier matin, il semble concevoir L'Art de manière léonardesque, comme « cosa mentale », -créature de l'esprit, qui l'entraîne au bout de sa propre exploration et au cœur de ses vivaces visions, dont il ramène, à travers le brouillard des couleurs, un témoignage en effigie du passage furtif de la conscience dans la matière, un relais qu'assument d'énigmatiques « messagers » du fabuleux royaume de l'imaginaire.

Sans titre, techniques mixtes, 28x36"